

Critique de La Tour de la défense par Le Souffleur

Une défonce sans défense ?

Publié le 20/12/2010 par Blandine Rinkel



La Cie des animaux divins présente une pièce faite par, sur et pour les vingtenaires : au programme, champagne, esquisse de subversion et rire à foison. D'après Copi, un sex, drug & réveillon d'où semble néanmoins avoir disparu le point d'interrogation.

Une pièce dans l'R du temps

Réveillon : un groupe de jeunes tous plus ou moins marginalisés de par leurs sexualités se retrouvent dans un même appartement le soir du nouvel an. Rencontre scénique entre une blonde nympho (que Mathilde Moulinat incarne sublimement), un arabe bi, un joli couple d'homos en manque et une "connasse de travello" (au jeu particulièrement maîtrisé, oscillant entre comique et poignant). Neige et cotillons au rendez-vous, champagne, truffe et mousse au chocolat, soyons fous. La pièce baigne dans cette actuelle atmosphère euphorique de fin d'année : le spectateur ne manquera pas de se sentir concerné.

Racolage et rêve-party : Mais le nouvel-an n'est qu'un dé(s)cor(ps) dans ce théâtre dont l'adage semble être qu'importe le flocon pourvu qu'il y ait l'ivresse. Ici, c'est bien de boire et de baiser dont il est question. A lieu confiné, relations collées-serrées : chacun, laissant aller ses fantasmes, encouragé par kyrielles d'illucites substances, touche et couche avec tout le monde. Pour le pire et le meilleur.

Rire : ...ou plutôt pour le Rire et le Rieur. Dans cette mise en scène, l'humour est en effet régulateur de toute action. L'étrangeté (parfois même l'absurdité) des paroles et mouvements des protagonistes ne semble motivée que par le désir de pousser la blague à son paroxysme. Les monologues de chacun des personnages, absurdes à souhait, sont d'ailleurs sur ce plan particulièrement pertinents, efficaces et maîtrisés.

Tour de la défonce

Le texte de cette pièce, éminemment contemporaine bien qu'ayant été rédigée il y a déjà 30 ans, semble donc être une illustration en règle de l'*homo festivus* théorisé par Philippe Muray. Au sein de cette pièce, importance du "pénal et du pénis" sont en effet les mêmes : le ton est similaire du début à la fin de la représentation, la même exaltation accompagnant sexe et police. Tout, jusqu'à la perspective de mort est ici jouissance : celle-ci n'est en effet ombre au tableau qu'en tant qu'elle souligne parfaitement, par contraste, la forme triomphale du rire et du plaisir. Un solipsisme où l'on "rit de rire" et où l'on "fête de fêter" textuellement aussi enivrant qu'inquiétant.

Mais que défend-on ?

Mais dans cette mise en scène de Florian Pautasso et Maya Peillon, l'alarme sociale que l'on pressent au cœur du texte de Copi est peu restituée. La problématique ayant trait aux conséquences du sentiment de liberté ("jusqu'où peut-on aller quand personne ne surveille où l'on va ?") n'apparaît pas au premier plan. Comme si la version proposée à apprécier était édulcorée. Et davantage donnée à savourer qu'à interroger. Parti-pris assumé de chercher à faire rire plutôt qu'à subvertir ou maladresse résultant du jeu parfois hésitant des jeunes comédiens ? Cette version de Copi semble en tous cas subordonner le subvertir au divertir : là où Copi pointait l'*homo festivus* d'un doigt lui étant détaché, la *Cie des animaux divins* décide, elle, de l'incarner.